

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jakob BAUMGARTNER

La liturgie : épiphanie de la Beauté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 57-65

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La liturgie : épiphanie de la Beauté

La liturgie est resplendissement d'une réalité sainte. Et c'est à travers les sens que nous la saisissons, les sens qui peuvent percevoir beaucoup plus que les seules données matérielles. Ils perçoivent aussi l'esprit vivant, l'esprit incarné en tant qu'il s'exprime. Ainsi l'homme cherche-t-il dans la liturgie, consciemment ou inconsciemment, l'épiphanie ; il cherche dans l'événement liturgique l'apparition lumineuse de la réalité sainte, la résonance de la Parole éternelle dans des paroles et des chants, la présence de l'Esprit Saint dans les réalités charnelles. Le texte classique d'une préface de Noël le résume de la manière suivante : « car par le mystère du Verbe incarné, un nouvel éclat de ta clarté a brillé aux yeux de notre esprit ; et ce que nous connaissons de toi à travers les signes visibles nous emportera dans l'amour des réalités invisibles ». Il s'agit donc de s'ouvrir à l'acte liturgique, d'entrer dans son intention, de se laisser conduire par la logique de ses images et de son déroulement, de comprendre ce qu'il veut être lui-même. La liturgie n'est pas une théorie abstraite.

Quels sont les aspects du culte chrétien qui concourent à réaliser une épiphanie ? Nous en mentionnerons cinq.

1. La dimension poétique

Un premier élément distingue la liturgie dès ses débuts : son rapport avec la poésie. Cela s'explique déjà par le fait que le culte chrétien a ses racines dans le judaïsme, qu'il s'est dès l'origine inspiré de la Bible, en particulier du livre des cantiques, le psautier. L'eulogie et l'eucharistie, la louange et l'action de grâce, qui réclament l'une et l'autre un langage poétique, remontent aux origines du christianisme. Les toutes premières communautés disposaient déjà d'un vaste trésor d'hymnes, ainsi qu'en témoignent les fragments

conservés dans les écrits du Nouveau Testament. De l'époque des Pères, une période particulièrement féconde de création liturgique, datent les grandes prières consécatoires et bénédictions de l'Eglise romaine, des œuvres qui toutes manifestent le sens de la forme et l'art créateur. Le Moyen Age a développé lui aussi de nombreux genres littéraires (mètres, tropaires, séquences, motets, etc.), créés pour le chant liturgique. *L'Alma redemptoris mater*, le *Veni Creator* et d'autres admirables pièces de notre liturgie actuelle doivent leur origine à la ferveur des moines surtout, qui voulaient être les poètes de Dieu. Ils appliquaient ce principe : « Si tu donnes à Dieu tout ce que tu es, ce que tu as, tu peux alors mettre à profit toute ta formation, si tu la mets, comme il convient, au service de la liturgie. » A leurs yeux rien n'était assez précieux, rien n'était assez beau pour le culte. Tous les éléments mis à disposition par les arts littéraires, par la pensée religieuse et par les sources bibliques, patristiques et classiques de formation trouvaient dans le culte leur accomplissement, du fait qu'on les restituait à Dieu dans un acte d'hommage.

Aujourd'hui encore, l'action liturgique garde éminemment un caractère poétique grâce à son patrimoine de prières hérité de tous les siècles — pensons à la prose hymnique de *l'Exultet* —, grâce aussi aux nouvelles créations, dont les trois prières eucharistiques composées après le Concile sont un exemple. Pourtant, nous devons nous demander sérieusement si les prêtres qui président la liturgie sont vraiment conscients de ce fait, eux qui, par leur manière de célébrer, par leur manque d'expressivité, donnent parfois l'impression d'être totalement dépourvus de sens poétique. Parmi les productions inofficielles, les improvisations et les libres créations proposées de nos jours dans la liturgie à nos fidèles, beaucoup de choses ne correspondent guère à la dignité de la prière liturgique, qui devrait toujours rayonner de l'éclat de la beauté.

Mais pourquoi y a-t-il symbiose entre la liturgie et la poésie ? Parce que la liturgie fait abstraction de considérations utilitaires, de calculs, de recherche de l'efficacité. Le temps, qui est de l'argent pour nous, Occidentaux, les choses que nous manions dans la vie : dans la liturgie, nous les offrons à Dieu avec prodigalité, car nous oublions nos propres intérêts afin de n'être là que pour LUI. Il serait totalement déplacé de se demander ici : à quoi tout cela sert-il, qu'est-ce que cela nous rapporte ? Au chant surtout est attaché l'éclat du don, de la gratuité ; la fonction du chant n'est pas tellement de communiquer quelque chose, il s'agit bien plutôt d'une activité libératrice. Puisque la liturgie, elle aussi, n'a point de visée utilitaire, il y a entre elle et la musique une étroite parenté. Signe de la gratuité de l'existence, manifestation du

caractère de don propre à la vie, la musique correspond, mieux que tout autre élément sans doute, à la gracieuseté du culte chrétien, dans lequel Dieu vient à nous sous le visage de sa tendresse, comme un amour qui se cristallise et se répand à la fois. Oui, ici tout est bien, tout est beau, tout est « grâce et bonheur » (cf. Ps 22, 6). Un comportement prosaïque et pragmatique irait à l'encontre de ce qui se passe dans la liturgie.

2. La dimension symbolique

Les éléments sensibles font partie du culte chrétien ; l'action liturgique s'accomplit dans des signes. Le salut que Dieu nous donne en Jésus Christ se présente à nous dans la liturgie sous une forme sensible, de sorte qu'il devient visible, audible, tangible pour les croyants, et c'est là que réside toute la merveilleuse grandeur des célébrations cultuelles. Au moyen de signes qui révèlent et voilent à la fois, nous entrons en contact avec le Seigneur fait chair. « Tu t'es montré à moi face à face, ô Christ, écrit saint Ambroise émerveillé ; je te rencontre dans tes sacrements. »

Dans ce domaine aussi, force nous est de constater que notre époque rationaliste montre beaucoup trop peu de sens pour le monde des symboles et des signes. Nombre de pasteurs semblent plus portés à expliquer, à endoctriner, à parler sans arrêt, à chercher à convaincre, qu'à être attentifs et qu'à se laisser saisir par la force des signes. Dans la liturgie, il ne s'agit pas d'abord d'idées, mais d'une réalité, d'une réalité présente qui se passe maintenant, qui se concrétise dans une action. En raison de son caractère sacramentel, la liturgie exige de l'homme qu'il apprenne les actes qui lui permettent de percevoir, d'accueillir et de vivre la grâce invisible ; il lui faut donc apprendre à regarder avec une vive attention, à écouter avec recueillement, à éprouver intensément. Ce regard, cette écoute, cette capacité de sentir sont les forces essentielles dont vit la liturgie chrétienne.

Parmi les signes, le symbole joue un rôle éminent. On peut dire que tout le culte chrétien a un caractère de symbole. Mais qu'entendons-nous par symbole ? Il y a dans notre vie une réalité profonde qui ne peut s'exprimer par des mots tels que « c'est comme ça ». Dans l'espoir, l'amour, la joie, la douleur que j'éprouve, dans nos expériences primaires donc, il y a un surcroît de réalité ; une parcelle de l'indicible entre dans le domaine de l'exprimable, de ce qui peut être clairement identifié. Le problème est donc celui-ci : comment l'indicible peut-il se dire, comment exprimer l'ineffable ? C'est là

que nous recourons au symbole qui nous fait participer à la réalité signifiée. Le symbole — tel est son mérite — exprime la réalité indicible en tant qu'elle est indicible ; il n'en résout donc pas le mystère. En un mot : l'expérience des symboles nous conduit à l'expérience de la réalité inexprimable. Il s'agit d'une expérience limite : nous nous heurtons à une limite et la traversons à la fois. On perçoit ici quelque chose qui serait incompréhensible dans le langage courant, dans la façon ordinaire de comprendre les choses. Dans l'expérience du symbole, un pont est jeté sur le fossé de l'inexprimable. Sans qu'on s'en préoccupe, le symbole rend soudain présentes les réalités redoutables et les réalités salutaires. De par sa structure même, le symbole renvoie au-delà de lui-même et fait participer à la réalité qu'il désigne. Dans les symboles de la liturgie, la beauté du mystère célébré resplendit d'une manière toute particulière.

3. La dimension festive

Le dépouillement, le désencombrement que la liturgie romaine a subi après le dernier Concile, a été salué d'abord avec joie par nombre de gens. Mais peu à peu l'euphorie s'est refroidie. Une certaine mélancolie se fait jour un peu partout ; on repense avec nostalgie au faste des grands-messes solennelles célébrées autrefois. Au lieu de tailler avec prudence dans le fouillis des rites surchargés, on a utilisé en maints endroits la méthode de la « table rase ». D'où la remarque assez fréquente de simples fidèles : vos nouveaux offices sont ennuyeux, froids, secs ; il n'y a rien pour le cœur. En effet, nos liturgies catholiques, avec leurs visées utilitaires, souffrent d'anémie, manquent de chaleur. On cherche à remédier à ce défaut par une sorte d'agitation continue ; on veut occuper et tenir la communauté en haleine par une sorte d'irrigation sonore, on a un programme à dérouler...

Grâce à l'impulsion donnée par les sciences humaines, il est venu à l'esprit des liturgistes qu'il fallait revaloriser la fête, la fête qui est comme une oasis dans le désert quotidien, la fête qui permet de respirer, de reprendre souffle alors que l'agitation et le travail souvent forcené risquent de nous faire perdre le sens de la vie, de nous aliéner. L'Eglise a toujours considéré l'assemblée liturgique comme une assemblée de fête (He 12, 22-24), l'action liturgique comme une célébration et non comme une administration de rites. Vraiment, le culte divin est, selon Augustin, « *fruitio Dei et se invicem* », jouissance en Dieu et joie donnée les uns aux autres devant Dieu. Les fidèles se rencontrent

régulièrement pour se laisser saisir par la Bonne Nouvelle qui inspire leur vie. Dans l'atmosphère paisible de la liturgie, où tout est gratuité, ils voudraient se sentir libérés de leurs peurs et de leurs fautes, trouver réconfort, élévation, plénitude, goûter par anticipation, dans les signes donnés, le salut promis. La liturgie doit être l'endroit où apparaît une première clarté de ce Royaume dans lequel chacun pourra se réjouir avec chacun et partager la joie de tous. La liturgie veut et doit favoriser cette joyeuse convivialité, qui témoigne de la liberté chrétienne. Les communautés ont la tâche de créer, au milieu de l'empire des contraintes, des champs d'expérience du Royaume de la liberté ; elles le feront surtout dans la liturgie. La liturgie est fête, fête de la liberté acquise en et par Jésus ; elle est fondamentalement la fête du Mystère pascal.

4. La dimension ludique

L'homme d'aujourd'hui, qui veut partout atteindre des buts, éprouve une difficulté particulière à participer à la célébration de la liturgie. Celle-ci lui apparaît comme une pompe superflue, comme un amusement oiseux. L'homme d'aujourd'hui est tourné vers le concret, l'utile, le profit. Or, il y a beaucoup de choses qui n'ont pas de but, mais qui ont un sens : elles sont inutiles, mais elles ne sont pas dénuées de sens. Quel est le sens de l'être ? C'est précisément d'être, d'être un reflet du Dieu infini. De même l'œuvre d'art n'a pas de but, mais elle a un sens : elle doit être « *splendor veritatis* », splendeur de la vérité. Il en est de même de la liturgie. Elle crée un vaste univers, plein de vie riche, de vie divine, pour que l'homme s'y épanouisse. Son sens consiste en ce qu'elle nous permet de vivre dans le monde des réalités, des vérités, des mystères et des signes divins, d'y vivre notre vraie vie, notre vie réelle et authentique. La liturgie offre à l'homme cette chance singulière de pouvoir réaliser, porté par la grâce, le sens le plus profond de son être, c'est-à-dire de se réjouir devant le Dieu de sa jeunesse.

C'est pour cette raison que la liturgie présente un caractère ludique. Jouer un jeu devant Dieu, ne pas vouloir produire quelque chose, mais simplement être : telle est l'essence intime du culte chrétien. De là aussi ce mélange singulier de profond sérieux et d'allégresse divine. Le culte exprime le mystère en des formes variées à seule fin de permettre aux fidèles d'y reprendre haleine et de se retrouver. Ils doivent apprendre à être prodiges de leur temps pour Dieu, sans se demander immédiatement : pourquoi, pour

quelle raison, dans quel but ? Ils doivent apprendre à mener devant Dieu le jeu ordonné de la liturgie dans la liberté et la joie. Il n'y a pas de place ici pour ce qui est de qualité inférieure, banal, ordinaire, parce que tout cela ne peut servir le vrai, le beau et le bon. « La crainte du Seigneur est gloire et fierté, joie et couronne d'allégresse. La crainte du Seigneur réjouit le cœur, donne joie, gaieté et longue vie » (Si 1, 11-12).

5. La dimension cosmique

Il y a toujours eu dans l'Eglise des courants qui manifestèrent de la méfiance pour la créature. Bien que dans la liturgie les chrétiens eussent sans cesse reconnu Dieu comme celui qui a appelé tous les êtres à l'existence, la foi concernant la création n'a pas toujours été au premier plan de manière égale. Après une période de l'exaltation de la création durant les premiers siècles — exaltation qui a sa source dans la Bible — on vit peu à peu faiblir la louange adressée à Celui qui a fait le ciel et la terre. Ainsi, dans la tradition romaine avant Vatican II, nous ne trouvons pas de préfaces exprimant l'action de grâce pour les bienfaits terrestres. A une période de oui franc à la création succéda une période assez longue de méfiance, qui se manifesta surtout dans la pratique latine des bénédictions (exorcismes prononcés sur des objets). Il fallut attendre la liturgie postvaticane pour voir accorder de nouveau une valeur positive aux choses terrestres, dont la bénédiction a retrouvé plus largement droit de cité dans le culte.

Cela dit, il n'est pas surprenant que la place de l'art dans le culte chrétien ait, elle aussi, varié. Rappelons-nous les tempêtes iconoclastes qui ont frappé Byzance aux septième et huitième siècles, et qui ont touché le nerf de l'Eglise d'Orient ; pensons aux poussées iconoclastes de la Réforme, aux tendances hostiles à l'art qui se sont manifestées dans l'Eglise après le dernier Concile. On pourrait donc être tenté de se demander si le christianisme ne serait pas, à sa racine même, ennemi de l'art. Il faut répondre non à la question même si, par suite d'influences platoniciennes, la spiritualisation a été maintes fois comprise comme une désincarnation, comme une élimination de tout aspect sensible. Nous pouvons donc affirmer ceci : les expressions authentiques de l'art ne s'opposent nullement à la nature de la liturgie chrétienne ; elles sont, au contraire, des formes indispensables d'expression de la foi dans le mystère chrétien du culte. Si l'on dit dans une ancienne prière que Dieu est celui à qui tous les oiseaux chantent leurs chants de louange, celui que

béniissent toutes langues au ciel, sur terre et dans les enfers, celui que glorifient les eaux au ciel et sous le ciel, cela ne signifie rien d'autre que toutes les créatures sont appelées à chanter la louange du Créateur. Il appartient à la liturgie de dévoiler la gloire cachée dans le cosmos, de la faire vibrer et résonner, de l'inclure dans le geste de la louange et de l'orienter ainsi vers l'origine de toutes choses. Si l'on n'aime pas la liturgie, on ne saurait vraiment aimer le monde.

Témoignage de la Beauté

Tirons quelques brèves conclusions de notre exposé.

- L'homme aspire à la beauté par l'élan le plus profond de son être. Il est appelé à devenir réellement beau en rendant de plus en plus ressemblante l'image de Dieu qui le constitue. Le Christ nous ouvre la possibilité de réaliser cette transfiguration : en lui, avec lui. C'est lui qui nous rend la véritable beauté. Alors l'œil du cœur pacifié, purifié, découvre que tout est beau en Christ, qui est la beauté en personne. La véritable beauté est celle de la sainteté, de l'amour, qui n'est pas d'abord une catégorie esthétique, mais surtout une catégorie métaphysique.
- La liturgie, étant une rencontre entre le Christ et l'Eglise, postule un ennoblement de cette rencontre et une glorification du Seigneur qui se rend présent. Si elle est célébrée avec foi, espérance et amour, elle engendre nécessairement la beauté. Tout ce qui enveloppe le noyau du mystère célébré s'inscrit dans la préparation nuptiale. L'Eglise, dont le culte est l'épiphanie, veut et doit paraître devant son Seigneur « sans tache, ni ride, ni aucun défaut » (Ep 5, 27). Aussi la liturgie ne peut-elle pas ne pas être belle si elle est authentique — ce qui est tout autre chose qu'une complaisance esthétisante.
- Le culte chrétien provoque et inspire l'art; il devient école de goût. En effet, la liturgie vécue comme une vraie eucharistie, ouvre à la vie artistique un libre champ d'action, elle lui offre une inspiration sans cesse enrichie. Toute la création, avec ses formes et ses paroles, ses gestes et ses couleurs, se trouve rassemblée et portée dans le Christ, en sacrifice de louange. La liturgie, parce que christocentrée, libère la culture humaine de ses distorsions. La parole s'épure en devenant véhicule de prière ; la musique s'épure

en devenant porteuse d'hymnes, de psaumes, de doxologies ; les couleurs s'épurent en devenant réfraction symbolique de la lumière de l'Évangile ; l'architecture s'épure en devenant construction d'un lieu de rencontre vivante entre Dieu et son peuple. Toutes les expressions artistiques sont justifiées et sanctifiées parce qu'elles trouvent, dans le culte chrétien, leur vraie origine et leur vraie destination, qui est de refléter le mystère du Christ mort et ressuscité.

- La Constitution sur la sainte liturgie (art. 34) exige que les rites manifestent « une noble simplicité » ; avec les textes, ils sont destinés à exprimer « les réalités saintes qu'ils signifient » (SC 21). Les beaux-arts, ajoute l'article 122, « visent à exprimer de quelque façon dans les œuvres humaines la beauté infinie de Dieu » et se consacrent à accroître sa louange et sa gloire. L'Église, dit le Concile, n'a jamais cessé de requérir le « noble ministère » des beaux-arts, « afin que les objets servant au culte soient vraiment dignes, harmonieux et beaux, pour signifier et symboliser les réalités célestes » (SC 122). Il s'agit donc, selon le document conciliaire, « d'imiter... en quelque sorte le Dieu créateur » (SC 127), en vue de sa glorification et de la sanctification des fidèles (SC 112). Ces affirmations — on pourrait en ajouter bien d'autres — montrent que l'Église connaît et reconnaît le rôle de l'œuvre d'art dans la liturgie : être au service de la célébration du culte.

- Certes, l'art ne constitue pas la nature de la liturgie ; celle-ci pourrait, à la rigueur, s'en passer. Mais depuis toujours, l'Église a pris l'habitude d'entourer la célébration du mystère du salut d'une splendeur qui est ressentie par certains comme un gaspillage d'énergies, lesquelles leur sembleraient mieux employées à soulager la misère du monde. Face à la kénose de Jésus, à l'« anéantissement » du Verbe, la liturgie n'est-elle pas un scandale ? La kénose du Christ a cependant pour but de provoquer la glorification, la pénétration du mystère dans tous les secteurs de l'existence en voie de divinisation. Il existe pour nous deux façons de faire de notre vie une offrande au Seigneur, c'est-à-dire deux actualisations complémentaires de l'anéantissement du Christ. La première est existentielle : il s'agit de rendre témoignage au Père à travers l'offrande quotidienne de notre vie dans la foi et la charité. La seconde effectuation est liturgique : elle articule, d'une manière explicite, au milieu de notre vie concrète, notre don à Dieu et aux frères, et emprunte à cette fin des moyens du monde matériel et culturel. L'actualisation liturgique ne dispense pas de la réalisation existentielle ; elle la suscite au contraire, et lui donne forme.

• L'Eglise, toute pénétrée du sens du mystère, doit témoigner de la beauté. Voilà pourquoi toutes les actions liturgiques demandent un accomplissement harmonieux et aussi parfait que possible. Cela concerne d'abord l'art de présider, que trop peu de ministres possèdent. Ensuite l'expression dans le domaine « logique », c'est-à-dire dans le domaine de la formulation qui rend les choses compréhensibles ; ensuite dans les domaines acoustique, optique et « cinétique » (attitudes, gestes, mouvements). Une condition d'exécution vaut pour tous : celle de la simplicité (le Concile parle d'une « noble simplicité »). La simplicité n'est pas à confondre avec l'indigence ou la négligence. Elle est bien plutôt une concentration, une volonté d'orientation de la liturgie sur ce qui constitue son centre : l'expérience de la vie et la gloire du Seigneur. C'est ainsi que le culte chrétien contribuera à créer, dans le respect des signes de ce monde, une civilisation de la Beauté.

Jakob Baumgartner, SMB

Petite bibliographie

Romano Guardini, *L'esprit de la liturgie*, Paris 1929.

Hugo Rahner, *Der spielende Mensch*, Einsiedeln 1957.

Olivier Clément, *La beauté comme révélation : Vie spirituelle* 637 (1980), pp. 251-270.

Secretariado Nacional de Liturgia, *Aile y celebración*, Madrid 1980.

Jean Leclercq, *The Love of Beauty as a Means and an Expression of the Love of Truth : Mittellateinisches Jahrbuch* 16 (1981), pp. 62-72.

Pierre Miquel, *La liturgie — une œuvre d'art*, Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges 1981.

Jean-Jacques von Allmen, *Célébrer le salut. Doctrine et pratique du culte chrétien*, Genève 1984.